

Prisca Poiraudeau

Le Miroir des Ophélie



François Xavier Lenour



L'âme musicale muette

Dans le jardin d'hiver, une jeune fille, pâle, frêle, nommée Prudence, fait de la balançoire. La nacelle est suspendue à la branche d'un chêne. Ses longs cheveux blancs aux mèches bleu clair virevoltent. Elle a de grands yeux gris. Elle est vêtue d'une robe de soie bleu nuit, style nippon, et porte des chaussons roses de danseuse. Le chat noir, Mercure, la regarde de ses yeux bleus en faisant un brin de toilette. Des papillons bleus et violets dansent dans les airs. Les flocons de neige tombent sur la verrière.

Dans le manoir qui communique avec le jardin d'hiver, son oncle fait sauter des crêpes dans la poêle. Dans une marmite, sur le feu de cheminée, des pommes de terre et des châtaignes cuisent. Il fait une pause, les pensées encore à l'atelier, à ce qu'il entreprend. Son oncle Alphe s'occupe d'elle, c'est un homme mince aux longs cheveux bruns. Il est luthier. Il passe de longues heures dans son atelier. Les parents de Prudence sont morts. Depuis, la jeune fille ne parle plus. Comme elle ne parle plus, elle ne va

plus à l'école. Alphe paye quelques étudiants afin qu'ils lui donnent quelques cours à domicile. Prudence ne sort presque pas dans la rue. Elle s'amuse dans le manoir, dans le jardin d'hiver et l'immense parc boisé de peupliers. Elle passe de longues heures à jouer du violon. Sa musique remplace ses mots.

Un étrange client vêtu d'une cape est venu rendre visite à Alphe dans sa boutique ; cet homme se nomme Luciano Nochil. Un homme brun aux yeux bleus. Il lui a fait voir un tableau, une huile sur toile. Il prétend qu'il s'agit d'une œuvre de Fernand Khnopff. Une jeune fille aux longs cheveux marche sur l'eau, aussi légère qu'une plume, elle joue d'un étrange instrument. Cet instrument ressemble à un violon, mais ce n'est pas un violon. Luciano aimerait savoir de quoi il s'agit. Mais Alphe ne le sait pas non plus : il lui dit que cet instrument est beau, mais n'existe pas. Il n'existe que dans l'imaginaire du peintre. Mais Luciano se fait cette réflexion, en se frottant le menton :

— Les instruments, les choses, naissent d'abord dans l'esprit de quelqu'un ; ensuite, on les matérialise.

Luciano lui demande de recréer cet instrument. Alphe accepte, mais n'est pas certain que l'instrument puisse servir à jouer de beaux airs. Il ne sera peut-être qu'un objet de décoration. De toute façon, personne ne sait en jouer. Il l'explique à son client. Son client n'est pas découragé pour autant, il pose une liasse de billets sur la table. La jeune fille, Prudence, a surgi, craintive, dans la boutique au même instant. Son

visage est dans la pénombre. Luciano, lui a souri, le regard pétillant ; il a disparu en disant :

— C'est elle qui en jouera sur ma scène, si elle le désire... Je l'ai entendue plusieurs fois, en passant dans la rue : elle est douée !

L'homme a disparu comme par magie, mais le tableau et la liasse de billets sont toujours posés sur la table de l'atelier. Prudence est douée pour le violon, mais ce n'est pas sûr qu'elle le soit avec l'instrument de Fernand Khnopff. Alphe, malgré ses doutes, conçoit cet instrument pour son client. Il s'aide du tableau pour le reproduire. Il travaille jour et nuit. Il réussit, mais le pense inutilisable pour jouer de la musique. Il s'y connaît : techniquement parlant ça ne peut pas fonctionner. Néanmoins, il est heureux de faire ce travail et le fait avec grand soin et minutie.

Prudence le découvre achevé sous un lambeau de lumière. Elle le contemple, le caresse ; il semble être fait pour elle, il est doux, brillant, étroit. Alphe, qui entre dans l'atelier, l'en empêche.

— Tu sais, ça ne marchera pas, tu risques de le casser, mon client sera mécontent de moi. Mais avec tous ces beaux billets, nous pourrons faire un beau voyage, et je t'offrirai une jolie robe et une harpe : tu en rêvais, petite !

Prudence baisse les yeux, et rejoint sa chambre tristement... Elle écrit un mot sur sa table de chevet :

J'ai perdu l'usage de la parole, mais ma musique la remplace... J'ai un corps liquide comme dans les

œuvres de Fernand Khnopff, les instruments sont un peu des corps... Me voilà bien triste. Laisse-moi, Alphe, l'essayer. Je saurai le faire parler. Ça ne sera pas strident. Je le promets.

Elle n'a pas envie d'une robe ni d'une harpe. Ni d'un beau voyage. Alphe ferme à clef son atelier. Il la cache, car il ne veut pas qu'elle touche à l'instrument.

Lorsque Luciano vient chercher son instrument et récupérer son tableau, il est fou de joie ; il danse dans l'atelier, caresse l'instrument en sifflant. Sa cape tournoie. Il risque de renverser des objets. Alphe se réjouit de voir son client si heureux. La jeune fille est là, entre eux deux. Luciano le prête à la demoiselle. Elle le prend, fascinée.

Alphe s'adresse à Luciano :

— Il lui faut un nom à votre instrument, Monsieur.

— Je vais le nommer Prudence, car le tableau qui vous a servi de modèle se nomme ainsi. Prudence.

Luciano surpris s'exclame, en désignant l'adolescente avec son doigt :

— Elle s'appelle aussi Prudence ! C'est ma nièce.

— Ah bon ! C'est merveilleux, c'est un signe !

Prudence sourit et joue de son instrument : la *Prudence*. Les sons sont sublimes. L'enfant joue un air. Les deux hommes ont des frissons. Les accords, les harmonies, sont si beaux. Le son est si profond !

Alphe est stupéfié, sa nièce n'a jamais appris à en jouer. Il n'existait pas... Il ne pensait même pas qu'on pouvait en tirer un beau son. Il l'imaginait inutilisable,

seulement décoratif. L'objet musical n'existait que dans une toile. Mais Luciano, lui, n'est pas du tout surpris. Et comme il est chef d'orchestre et qu'il est le propriétaire d'une somptueuse salle de spectacle, Prudence va jouer régulièrement de son instrument sur sa scène. Elle attire une foule d'admirateurs. Ce sont des papillons de nuit autour d'une lumière. Fascinés, envoûtés... Prudence est irrésistible lorsqu'elle joue.

Des clients commandent des *Prudences* à Alphe. Il les réalise avec succès. Mais ses clients reviennent quelques jours après l'achat et se plaignent de ne pas réussir à en jouer. Même les personnes douées, les grands musiciens ! Alphe leur propose des cours avec Prudence. Ils acceptent, mais aucun, malgré les cours, n'arrive à en jouer. Aucun. Seule Prudence peut en jouer. Comme si cet instrument avait été créé pour elle seule. Seulement accordé à elle. Il ne se nomme pas *Prudence* pour rien. C'est son corps. Elle a délaissé les autres instruments, les autres corps... Ils ne sont pas à elle.

Les jaloux, les prétentieux, disent d'un ton méprisant :

— Je ne suis pas si mauvais, mais comment apprendre avec une muette ?

Pourtant Prudence est très patiente et douce, elle montre clairement ce qu'il faut faire à ses élèves.

Cet instrument, c'est son corps ; ils ne peuvent pas en jouer. Il est à elle. Ce sont ses mots en elle, sa musique les exprime. Prudence est un fantôme, l'âme d'un instrument qui a retrouvé son corps.

Un poisson dans un corps translucide

Un morceau de Led Zeppelin. La musique me fait mal... et me fait du bien aussi. Je chante avec une voix mêlée de sanglots. La salle d'eau a une belle acoustique. L'écho me répond plusieurs fois. Le plafond vibre. Le mur se fissure. Ce n'est rien qu'une déchirure sonore. Et le chat assis sur le rebord de la baignoire me regarde.

Je prends un bain, je ne suis même pas nue. Je suis vêtue d'une robe blanche. Je plonge mon visage sous l'eau. Mes longs cheveux bruns s'emmêlent. Tout ce que je désire, c'est me diluer, et, en retirant le bouchon, être absorbée par le siphon. Je retire le bouchon, le tourbillon m'attire, je glisse. Je ne peux plus respirer, je fais des bulles, des bulles...

À m'épuiser.

Je reviens, comme hélas trop souvent. Je reprends mon souffle.

Ma peau est translucide, un poisson rouge nage

dans mon corps. Le chat guette la proie entre les barreaux de ma cage thoracique.

Je bois de l'alcool à la bouteille, avale des médicaments. La plaquette. Je ne me sens pas très bien, j'ai mal au crâne, la tête tourne.

Le chat me regarde, effrayé, et de sa petite voix angoissée fait « miaou ».

La vapeur envahit la pièce, le néon n'éclaire plus très bien.

Je me relève avec difficulté, je titube, pose ma main sur la glace pour ne pas tomber. Laisse une empreinte de main sur le miroir embué. La salle d'eau est sur un manège, ça tourne, tourne.

La musique aussi, ça tourne, tourne. Ce n'est pourtant pas une valse.

D'autres fissures se forment. Ce n'est rien qu'une déchirure sonore.

L'animal me griffe. Le poisson dans mon corps se cache.

Je saigne, ce n'est rien qu'une déchirure sur ma peau...

Je perds mon équilibre. M'écrase par terre, m'évanouit.

Le félin se met en boule dans mes cheveux trempés.

L'écho des siphons

Le néon diffusait une lumière bleue dans la salle d'eau. Le brouillard, la buée sur la glace. Elle avait laissé son tourne-disque en marche. Une musique planante et triste. Elle était recroquevillée dans sa douche, sous un jet d'eau puissant. Des petits rires cristallins de petites filles semblaient provenir des tuyaux. Par-delà le siphon. Éline n'y prêtait pas attention. Pourtant, la veille, c'était encore sa voix en écho, son rire. Elle resta des heures sous la douche, assise par terre, en boule, le visage entre ses jambes serrées, ses cascades de longs cheveux, ses mains crispées sur ses mollets, les ongles noirs comme des griffes, rentraient dans sa peau. Saigner. Ses jambes blanches aux larmes de sang. Emportées, diluées par l'eau.

Elle pleurait des larmes qui semblaient vertes sous la lumière artificielle. Des bleus sur son dos. Son corps maigre était resté là, des heures sous la douche. Lorsqu'on l'appela pour dîner, elle se releva brusquement sous les flots, elle prit sa tête entre ses

mains. Hurla comme un loup. Toute la maison vibra. La glace se fissura.

Elle suffoquait.

Elle criait.

Quelqu'un derrière la porte tambourinait.

— Éline, ouvre-moi la porte ! Ouvre !

Mais ses hurlements déchiraient l'ouïe de tout le village. Des cloches lointaines sonnaient.

Le néon se fêla, tout devint obscur. Elle était dans le noir. Et derrière la porte, plus personne.

C'était la première fois qu'elle avait fait l'amour, ça s'était si mal passé ! Elle n'était pas prête. Elle avait mal, se sentait sale, même l'eau ne pouvait pas l'aider. Elle n'allait le dire à personne.

Les petites filles en chœur lui dirent, dans les tuyaux, au-delà du siphon :

— Éline, viens avec nous, nous sommes les messagères des entre-deux mondes. Viens, tu es encore une enfant, viens, viens !

Éline aperçut son visage en miniature dans le reflet du siphon. Elle était debout sous le jet, elle regardait le sol, ses pieds palmés, son visage dans le siphon. Elle plongea.

Le siphon l'avalait. Elle nageait comme une petite sirène dans les tuyaux.

Éline avait disparu.

Une rafale de vent ouvrit brusquement la porte, le verrou s'était brisé. À l'extérieur de la salle d'eau, derrière la porte, plus de couloir mais une prairie.

Une salle d'eau au milieu d'une prairie. Elle flottait comme sur une mer, et le rideau de douche comme une voile gonflait. Éline n'était plus là, mais des rires retentissaient, provenant du siphon.

EXTRAIT

Sirenia

Un soir fantomatique.

Ses jambes sont enroulées dans un drap de soie blanche, elle ressemble à une sirène. Elle est allongée sur son lit, nue ou presque ; on devine à travers le tissu une petite culotte de dentelle rose et noire. Ses anglaises blondes cachent ses seins. Elle n'est pas bien grosse. Sa peau est d'une blancheur extrême, parsemée de grains de beauté. Son visage ovale, triste, elle le retient dans ses mains, comme s'il s'agissait d'un ballon. Du vernis bleu au bout de ses doigts. Une larme posée sur son ongle.

La fenêtre est ouverte, les volets mi-clos. La poussière flottante étincelle dans le lambeau de lumière. On dirait de la poudre de fées ! Dehors, sur la place, un concert de métal symphonique. Des guitares électriques, des basses. Mais pas trop violent, mélodieux. Une voix de soprano. Le ciel est tourmenté, le croissant de lune est fantomatique en début de soirée ; il est un peu bancal. C'est inquiétant de le voir incliné. Un cerf le contemple de ses yeux